

**PREMIER PRIX : Benjamin CRIQUI  
pour sa critique du film APRIL, APRIL !**

La météorologie de Douglas Sirk

Quel temps fait-il en Allemagne ? Je me le demande parce qu'un pays, ein Land, on en prend des nouvelles, et un des moyens d'en recevoir comme le rappelait Serge Daney, c'est d'aller au cinéma. Alors je vais me renseigner sur l'Allemagne au cinéma, puisque ce dernier sait si bien prendre la température de ce pays. Voilà donc une belle occasion de revoir les débuts géniaux du cinéaste allemand Douglas Sirk avec son premier film intitulé *April, April !*.

Le film nous dévoile l'histoire de la famille Lampe, une famille allemande et bourgeoise ayant une grande usine de pâtes qui a depuis quelque temps fait fortune. Les Lampe reçoivent en plein dîner mondain une lettre du prince Henrich von Holsten-Böhlau leur commandant des pâtes. L'un des hôtes, lassé des vantardises de Monsieur et Madame Lampe, entreprend de leur faire un poisson d'avril en se faisant passer pour le prince et en affirmant venir demain visiter l'usine de pâtes. Le malentendu s'installe, puisque apprenant plus tard le poisson d'avril, la famille décide d'engager quelqu'un pour jouer le prince, tandis que le vrai prince se rend réellement sur les lieux. La suite de péripéties se basera sur un enchaînement de méprises, la famille Lampe confondant le faux prince avec le vrai et se rendant extrêmement maladroite avec ce dernier.

Mais ce résumé, il faut l'admettre fausse un peu la vérité du film puisqu'il ne se résume pas à une série de farces. Faut-il rappeler combien Douglas Sirk s'exercera plus tard dans le mélodrame ? Oui, *April, April !*, est un film météorologique, il est un panorama de sentiments, un cumulus nerveux qui condense rire et larmes dans la situation des personnages. S'il est une leçon que Sirk nous fait tirer (on voit déjà venir le futur cinéaste hollywoodien et sa conception avant tout morale du cinéma) dans *April, April !*, c'est la suivante : nos actions sont l'objet de circonstances, et les

sentiments sont une météo fluctuante, ils mettent forcément à mal les imbéciles calculs sociaux de la bourgeoisie. On pense à cette séquence, pivot du film, où le prince a invité la secrétaire de l'usine au restaurant. Les deux amoureux s'échangent des sourires lorsque commence à être chantée sur la scène du restaurant une petite mélodie racontant les malheurs qui peuvent survenir en avril et ajoutant à cela le conseil qu'il vaudrait mieux attendre le mois prochain pour entreprendre des projets. Le prince et la secrétaire (cette dernière ignorant encore qu'elle a en face d'elle le prince) ont encore ce voile de pudeur et la chanson comme un filet de lumière sur cette saison des amoureux nous confie qu'il faut se méfier : toute fable amoureuse s'expose un jour au mauvais temps. Or voilà, le plus important est de se démêler de cette intempestive situation dans laquelle des amoureux peuvent s'empêtrer.

Le burlesque pour feindre de noyer les passions et le mélodrame pour ressusciter ces amours morts : une recette parfaite. La valse d'un avril doux-amer qui se conjugue avec le mai futur et lumineux, puis cette fin nuancée où le prince et la secrétaire dans un petit chariot se voient déjà aller en Afrique. Dénouement niais ? Pas pour un sou ! Douglas Sirk, qui filme ses acteurs comme des métronomes donnant le tempo, interdit son cinéma de dénouer quoi que ce soit ; la lente évacuation du burlesque laisse toujours profiler son ombre amère, comme si la bourgeoisie s'était vue désarmée mais qu'il restait des tempêtes dans les cœurs pour que le comportement social puisse s'éclipser définitivement devant les passions. Bien sûr les personnages se rétablissent de leur confusion, mais c'est surtout que le cinéaste a pris soin auparavant de les faire atterrir dans de beaux draps. Mais alors, si je reprenais mon fil, pourrait-on dire que Sirk n'a jamais eu d'autre objet que le temps ? Par temps, j'entends autant la durée que la météo. Ne dit-on pas quel temps fait-il ? Puisque les deux temps semblent si bien se déployer et s'hybrider dans les strates du film, jouant comme la symphonie visuelle d'une saison amoureuse, on dira de *April, April !* qu'il nous donne des nouvelles de la passion en Allemagne, comme pouvaient le faire les grands artistes allemands tels que Goethe, Hölderlin ou Schubert. Oui, le cinéma peut aussi jouer les entremetteurs, il organise les rencontres, non pas qu'il soit fleur bleue, mais qu'il tempère, qu'il prend la température des passions, donne l'orage du burlesque, la pluie du mélodrame et le beau temps du romantisme, comme un panorama sur l'Allemagne.

Des nouvelles d'Allemagne disions-nous, mais des nouvelles d'une Allemagne dont la perspective est alors les Etats-Unis. Il y a déjà dans *April, April !* ces déphasages (propres au cinéma burlesque américain) entre les situations des personnages qui entraînent l'inversion de leurs valeurs, ainsi du prince qui est reçu dans le bureau du secrétaire et de l'imposteur qui lui est reçu dans la luxueuse salle à manger. Mais béni soit ce malentendu, puisque rentrant dans ce jeu, le prince perd volontiers son rôle pour pouvoir séduire la secrétaire qui n'aime pas du tout les princes. Les personnages se rencontrent, et cela bien avant de connaître leur respective identité, ils ne peuvent dès lors plus que livrer leur pur tempérament sans que le vernis social n'intervienne sur leur amour. C'est en somme ce que le film retient du grand chaos burlesque : l'amour ne survit aux intempéries qu'à condition de faire fi des positions sociales.

Mentionnons également la passion que veulent vivre entre eux la fille Lampe et Reinhold. La séquence du dîner mondain nous montre clairement les enjeux : les parents Lampe ne veulent pas que leur fille aime Reinhold car il n'est pas assez riche. Or Mathilde Lampe et Reinhold Leisegang, bien qu'ils ne se le soient pas encore avoué, vivent déjà leur amour : tout est affaire de tempo et de mélodie, puisque l'une est au chant quand l'autre est au piano. Les instruments s'accordent dans la partition filmique de Sirk, et des fausses notes se disséminent à la venue du prince que toute la famille convoite. Il n'en faut pas plus pour ouvrir la fêlure de la bourgeoisie dans cette scène à la fois burlesque et dérangeante (on croirait voir les personnages d'un film de Pabst) où le père Lampe et Reinhold tapent avec la canne de ce dernier sur une table de la maison comme pour évacuer toutes leurs frustrations et pour percer la surface des conventions sociales.

Alors en voilà des nouvelles d'Allemagne, elles semblent d'ailleurs nous être données dès les petits plans d'exposition de *April, April !* où l'on voit le dessin très sobre d'un arbre et d'une chaumière passant les saisons et demeurer par la pluie comme par le beau temps. Des beaux jours bien-sûr il en faudra, mais il faudra aussi passer par une saison de pluie, quelques larmes de pleurs dissimulées et d'intenses larmes de rires ; voilà cette poignée d'élégants sentiments par lesquels nous passons dans *April, April !* et son maelstrom comique in-temporel.